

Laissez-vous aimer

Laissez-vous aimer et ne m'aimez pas. Mon amour, à moi, c'est un amour sombre Et je ne veux pas navrer de son ombre Le riant chemin que suivent vos pas.

Laissez-vous aimer et ne m'aimez pas ; Craignez de l'amour jusqu'au mot lui-même. Et si je vous dis, un jour : Je vous aime ! Ne répondez rien, ou partez si bas !...

Laissez-vous aimer et ne m'aimez pas ; Pour passer joyeuse, à travers le monde, Dans votre beauté royale blonde, Ne vous pâmiez point tremblante en mes bras.

Laissez-vous aimer et ne m'aimez pas ; Et quand mon désir pleure sur mes lèvres, Fermez votre bouche au cri de ses frères ; Fuyez des baisers dont on meurt, hélas !

Laissez-vous aimer et ne m'aimez pas. Ignorez toujours, ô froide statue, Que l'amour est doux mais que l'amour tue. Moi, je puis mourir ; mon cœur est si las !

Et quand je mourrai de ce bon trépas, Un autre viendra vous aimer encore ; Souriez toujours à qui vous adore ; Laissez-vous aimer, mais ne l'aimez pas !



Mondanités.

M. et Mme Charles B. Lanusse sont partis des fiançailles de leur fille, Mlle Héloïse Lanusse, avec M. Edouard Villier. Le mariage sera célébré le 1er juin, dans la chapelle privée du Couvent des Ursulines, en présence des deux familles. Une réception aura lieu après la cérémonie, chez les parents de la mariée.

M. et Mme Henry Planché et Mlle Emma Hinckley sont partis pour New-York lundi.

La régente du St John Rowing Club aura lieu à West End le 27 mai.

M. et Mme Albert Maginnis sont partis vendredi pour la Fama Christian où ils séjourneront plusieurs mois. Mme Lucien DeBays et Mlle Olga DeBays passeront l'été avec eux.

Milles Anais et Virgie Legendre sont de retour de Pensacole, Fée, où elles ont passé une quinzaine de jours chez M. et Mme William Tilford Hudt.

Mme Nat Wallace est partie récemment pour le nord et passera quelque temps chez sa sœur, Mme Pierre Cook à New Jersey.

M. Donald Maginnis est parti pour New York mercredi.

Mme Fernand Gelpi et ses enfants passent quelques semaines à Claborn Cottage, Covington.

Mme Jefferson D. Hardin est de retour d'un séjour à Memphis chez sa fille Mme J. Parisher.

Le Dr et Mme A. W. de Rouldès qui sont en route pour l'Europe, ont été samedi dernier, les hôtes de l'Ambassadeur et de Mme Jusserand à un magnifique déjeuner donné en leur honneur à l'ambassade française, à Washington, D. C.

M. et Mme William Mysing et leurs fils partiront pour l'Europe en juin.

M. et Mme Paul Capdevielle et leur famille sont partis samedi pour la Baie St-Louis où ils passeront l'été.

M. et Mme Robert Moore et leurs enfants sont partis hier pour New-London, Conn., où ils séjourneront plusieurs mois.

Mlle Dorothy Wilmet est de retour d'un séjour à Helena, Ark.

Mme Alfred LeBlanc partira prochainement pour New-York et New-Haven, Conn.

Mlle Kate Minor et sa sœur, Mlle Alice Minor, vont passer l'été en Europe.

Le banquet annuel de l'Alumni de Newcomb aura lieu le 17 mai.

M. et Mme D. W. Pipes ont donné, lundi soir, une charmante partie de bridge et un souper en l'honneur de Mlle Hester Craig, de Vicksburg. Les salons étaient décorés de fleurs de la saison et la table dans la salle à manger était ornée de margarites. Parmi les personnes présentes : Mlle Hilda Von Myenbug, Maude Eustis, Elizabeth Ficklen, Emma et Jessie Tebo, Ann Robertson, Mme Joseph Hume et M. M. Hild Logan, Abe Leverich, W. E. Jones, James Kearn, Richard Leverich, Dr W. Phillips et Dr C. Eshleman.

Mlle Anita Norman passe quelque temps à Pensacole, Fde.

Mlle Rose West est de retour de New-Roads, Lne, où elle a été pendant quelque temps l'hôte de M. et Mme Albin Provosty.

La première régente du Y. M. G. C. aura lieu à West End le 3 juin.

Le Chantier Bridge Club a donné au Country Club jeudi soir un dîner auquel ont pris part Mlle Olga DeBays, Kate Nott, Thérèse Kohn, Louis Laplace, Lottie Watterman, Martha Cleveland, Adrienne Ziegler, Emma Tebo, Montia Hardin, Irene Rhead et M. M. Arthur Gillmore, Robert Levert, Noël Stainsbury, Philip Williams, Bernard Avegno, Peter Dunn, Ernest Burghiera, James Planché, Ferdinand O'Kelly, T. L. Airey. La table était décorée de fleurs printanières.

M. et Mme Foster DeBays et leur famille ont pris possession de leur résidence d'été à la Baie St-Louis.

Mme John H. Maginnis a réuni quelques personnes à un lunch intime suivi de bridge, mercredi après-midi.

Mme John W. Laboulasse et Mlle Katherine Laboulasse partiront dans quelques jours pour Natchez, Miss.

M. et Mme J. D. Little et Mlle Laura Hayward sont en route pour l'Europe où ils passeront plusieurs mois.

M. et Mme Victor Leovy sont de retour de Biloxi.

M. et Mme Léon Gilbert et leur fils, M. Gustave Gilbert sont partis ces jours derniers pour New-York, d'où ils s'embarqueront pour l'Europe.

Mme Jack Lyons a donné une soirée dansante vendredi dernier en l'honneur de Mlle Sylvia Metoat.

La dernière réunion du club de bridge Chantier à eu lieu chez Mlle Mouta Hardin lundi soir. Les prix ont été gagnés par Mlle Irene Rhodus et M. James Planché.

Mme Louis H. Jurey qui était depuis quelques jours chez Mme W. C. C. Claborn est repartie pour la Passe Christian lundi dernier.

Mme Ivy Kittredge et sa petite fille sont de retour d'un séjour chez Mme J. Kittredge, dans les environs de Napoléonville, Lne.

M. et Mme Harry T. Howard passeront l'été à Biloxi.

A un th donné par le Lieut. Scott et quelques autres officiers à bord du cuirassé Idaho, le 10 mai, assistaient entre autres Mlle Marguerite Marinon, Lottie Watterman, Anna Martin Gladys Taylor, Signa Fornaris, Nancy Collins, Mary et Martha Cleveland, Frédéricka O'Reilly, Mmes Paul Braud, Peter F. Pescud, David Graham Copeland, S. Pierce Walmsey, Jr.

Mme R. C. Perkins partira bientôt pour l'Europe où elle va passer plusieurs mois.

Mlle Maud Eustis a donné une réception intime, mercredi, après-midi, en l'honneur de Mlle Marie Célestine Maury.

Le german de printemps sera dans cette année dans l'ancienne résidence Derloyn sur le Mississippi, le vendredi 26 mai. La fête sera chaperonnée par M. et Mme Auguste Capdevielle, M. et Mme Albert L. Laplace, M. et Mme Charles W. Zeigler, Dr et Mme Louis J. Gelpi, M. et Mme S. P. Walmsey, Jr.

Une fête tout intime et charmante organisée par quelques amis de Mlle Alice Miller a eu lieu chez Mme Branch K. Miller, mercredi soir, et s'est terminée par un souper. Les personnes présentes comprenaient Mlle Louise Pratt, Evelyn Byrd, Margot Castellanos, Kate Nott, Clémence Williams, Thérèse Kohn, M. et Mme Alfred Welborn, le consul Beige, M. De Waele, et M. M. Stirling Nott, Edmund Richardson, George Colton, Towson Ellis, H. V. Gregory, Arthur Lasch, H. Norrell, Albert Tebo, William de Fuentes, Sidney Woods.

Mme P. R. Laboulasse est partie pour New-York mercredi, à bord de la Créole.

Lundi soir M. et Mme Henry Preston ont donné un dîner auquel ont pris part M. et Mme Ernest Bornemann, M. et Mme Lewis Hardie, Mme Ike Stauffer, Mlle Margot Samuel, Mlle Louise Stauffer, M. Woeste et M. William Stauffer. La table était ornée de roses et de fougers.

Le Dr Guy Darcaentel est reparti pour Whitecastle, Lne, après un court séjour dans cette ville.

Samedi dernier une ravissante réception a eu lieu de 8 à 10 heures du soir chez Mme E. J. Pratt, en l'honneur de sa fille et de son gendre, M. et Mme Robert D. Klock. Les salons étaient ornés de palmiers et de fleurs et dans la salle à manger où le punch était servi par Mlle Bertha Prats et Mlle Jeanne J. Maguard, la table était admirablement décorée d'objets blancs, d'asperagus et de candélabres d'argent garnis d'abat-jour verts.

LES SOUVENIRS DE ROUSTAM

M. Paul Cottin, directeur de la "Revue Rétrospective," vient de prendre l'initiative d'une intéressante publication, celle des "Souvenirs de Roustam," ancien mamelouk de Napoléon Ier. Roustam Bass, né à Tiflis, en Géorgie, en 1780, est ce mamelouk célèbre que le général Bonaparte ramena d'Egypte en 1798, et qui, attaché à la personne du Premier Consul, puis de l'Empereur, le suivit dans toutes ses campagnes. Napoléon lui avait fait apprendre à charger les armes et le menait partout. A toutes les parades, dans tous les cortèges, on le voyait, vêtu d'étonnantes costumes, couvert de broderies, galopant auprès de son maître sur un cheval au harnachement oriental, et faisant sonner son sabre. C'était une manière de valet de chambre qui assistait l'Empereur dans sa toilette, et qui, couchait en travers de la porte de sa chambre pour mieux veiller sur lui, — ce qui ne l'empêcha pas, du reste, de l'abandonner, quand Napoléon partit pour l'île d'Elbe.

L'intimité professionnelle dans laquelle il vécut avec son maître lui permit néanmoins de tout ce qu'il connait beaucoup de choses. Aussi croyons-nous intéressant nos lecteurs en détachant pour eux, des "Souvenirs de Roustam," les passages suivants. Il n'est pas inutile d'ajouter que ces souvenirs sont écrits dans une langue barbare, et que leur éditeur n'a fait que rétablir l'orthographe, si cruellement torturée dans ces pages curieuses.

L'Empereur avait les mains, les pieds très petits et très bien faits ; je suis sûr que les plus belles femmes de Paris n'en ont pas comme ceux de l'Empereur. Tout son corps était à peindre. Il prenait un bain presque tous les jours. Il changeait souvent deux chemises par jour, il portait tous les jours un habit de chambre de la garde, qui-quelques fois un habit de grenadier, mais pour les cérémonies, ou quand il passait ses troupees en revue.

Toilette qu'il mettait tous les jours, soit à Paris, soit en voyage : une paire de chaussettes, bottes de soie, calçon de toile, gilet de flanelle, chemise de toile de Hollande, culotte de cuisinier blanche, gilet pareil, une cravate de mousseline claire, un col de soie noire. Son habit de chasseur ou de grenadier, comme je l'ai dit. En voyage, il mettait rarement des souliers ; il mettait toujours des bottes. Quand il habitait ses palais, il était très souvent en souliers et boucles d'or ; il ne mettait ses bottes que pour la chasse.

L'Empereur avait confié à ma surveillance toutes ses armes de guerre, et j'avais un homme sous mes ordres pour les nettoyer et les mettre en état. Il était de tous les voyages pour ce singulier service.

On mettait toujours dans les fontes de la selle de l'Empereur une paire de pistolets, dans le cas où Sa Majesté voudrait tirer en route sur les oiseaux ; et il était souvent arrivé que les pistolets se dérangèrent par la secousse du cheval, ce qui m'avait causé plus d'une fois du désagrément avec l'Empereur, parce qu'il me rendait responsable de cet inconvénient. M. Le Page, archange de Sa Majesté, imagina un petit verrou sur lequel on devait appuyer, avant de s'en servir. Je m'empressai d'en donner connaissance à l'Empereur et de lui expliquer ce mécanisme ingénieux. Il convint avec moi que ce moyen paraissait excellent.

Nous étions à cette époque à Berlin. Un matin, Sa Majesté monta à cheval après son déjeuner, avec son état-major, pour aller promener. Nous arrivâmes dans une grande plaine. L'Empereur s'aperçut qu'elle était couverte de corbeaux. Aussitôt, il s'élança au grand galop, prend un pistolet et tire sur eux. Mais ayant négligé d'appuyer sur le bouton, le coup ne partit pas. La colère s'empara de lui ; il le jette à terre et vint à moi, sa cravache levée.

J'étais au milieu de son état-major, lorsque, le voyant approcher, je quittai ma place. Je galopai pour qu'il ne puisse pas m'atteindre. Comme il ne quittait pas prise, je m'arrêtai devant lui. Il m'accabla de reproches et me dit que je n'avais pas soin de ses pistolets. Je veux m'expliquer ; mais il me tourne le dos et va rejoindre son état-major et lui dit : — Ce coquin de Roustam est cause que je n'ai pas tué un corbeau.

De mon côté, j'allai ramasser le pistolet, que je tirai en l'air, pour faire voir que je n'étais pas dans mon tort.

Le grand écuyer vint à moi, le visite et voit qu'il est en bon état.

Le général Rapp me rejoint et m'apporte des paroles de consolation. J'étais oppressé. Il me dit : — Ne te chagrine pas mon cher Roustam, tu sais que l'Empereur est vil ; mais il sait l'apprécier.

Le lendemain, Sa Majesté me dit : — Eh bien, gros coquin !... Feras-tu attention à mes pistolets ?

— Comme à l'ordinaire, Sire ; je n'ai rien négligé de ce qui concerne mon service.

Il m'apporta silence, et pourtant à l'avenir, il fit usage du petit verrou, par le moyen duquel le pistolet ne ratait jamais.

Un matin, à la Malmaison, l'Empereur faisait sa toilette ; sa fenêtre donnait sur un petit canal, en face du château. Il y avait des cygnes. Sa Majesté me demanda sa carabine. Je la lui apportai. Il tira sur les cygnes. L'Impératrice était dans son boudoir, qui s'habitait. Elle entend le coup et accourt en chemise et entortillée d'un grand schall.

Elle saute après l'Empereur en lui disant : — Bonaparte ne tire pas après mes cygnes, je t'en prie !

L'Empereur persistait en lui disant : — Joséphine, laisse-moi donc. Cela m'amuse.

Ajors, elle me prend par le bras et me dit : — Roustam, ne donne pas la carabine.

L'Empereur me dit : — Donne-la moi.

L'Impératrice me voit dans l'embarras et me tire la carabine des mains, et l'emporte.

L'Empereur riait comme un fou.

À la cour, on n'avait pas l'habitude d'intéresser le jeu. L'Empereur lui-même ne jouait jamais d'argent. Cependant, après la bataille d'Eylau, étant à Osterode, il joua le vingt-et-un avec Murat, Berthier, Duroc, Bessières.

J'étais dans le salon à côté. J'entendis appeler : "Roustam" à plusieurs reprises. L'entre et l'Empereur prit une poignée d'or et me dit : — Tiens, voilà de mon gain. Il y avait six cent francs.

Le lendemain, il m'en donna autant, et le surlendemain sept cents francs. Il paraissait enchanté d'avoir gagné. Ce sont les seules fois où je suis vu intéresser le jeu, et une autre fois à Rambouillet, où il me donna quatre cents francs. Ce fut l'Impératrice qui eut la bonté de venir m'appeler elle-même dans la chambre de l'Empereur.

Je couchais dans l'appartement de l'Empereur, dans le salon le plus voisin de sa chambre à coucher. On me dressait tous les soirs un lit de sang. Dans le temps des conspirations, je m'étais imaginé de mettre mon lit en travers de sa porte.

Une nuit, l'Empereur, au lieu de me sonner, vint dans ma chambre et, en ouvrant la porte, se trouva arrêté par mon lit et se mit à rire beaucoup de ma précaution. Le lendemain, il le raconta à tout le monde et dit : — Si l'on parvient à moi, ce ne sera pas la suite de Roustam, car il s'est imaginé de barrer ma porte avec son lit.

Mais, ordinairement, je couchais au milieu du salon, lorsque le Grand Maréchal trouva plus convenable d'y faire une armoire contenant mon lit, qui se tirait en ouvrant les deux battants.

Ce fut à Saint-Cloud qu'elle fut construite ; et, dans un voyage que nous fîmes, le Grand Maréchal me montra cette nouvelle invention, en m'observant que ce serait plus propre et plus commode. Je me rendis à ces raisons et me couchai dans mon nouveau lit.

Le hasard voulut que l'Empereur vint me chercher. Ne voyant point de lit, après avoir fait le tour du salon, il vint à mon armoire. Suffoqué de colère, il me réveilla très vivement. Je ne savais plus où j'étais, et la première pensée fut qu'un malfaiteur avait pénétré jusqu'à moi, et j'allais sauter en bas du lit pour le saisir, lorsque je reconnus l'Empereur qui m'accabla de reproches en disant : — Est-ce ainsi que tu me gardes ? On m'abandonne.

Je le suivis dans la chambre en cherchant à m'expliquer ; mais il ne voulut pas m'entendre. Ce ne fut que le lendemain, lorsqu'il me parlant de cet événement, il se mit à rire en disant qu'il m'avait fait une belle peur : — Il est vrai, Sire ; j'en tremble lorsque j'y pense encore. Je croyais qu'un malfaiteur s'était introduit dans la chambre de Votre Majesté, ou qu'il voulait y pénétrer, et j'ai été au moment de vous saisir pour vous défendre ! — C'était un garçon de garde-robe qui, pendant trois jours, portait pour les bûches, les souliers et les bottes de l'Empereur. Il s'appelait Joseph.

L'Empereur était à Paris (1811) Le cordonnier s'appelait Jacques. L'Empereur était à sa toilette.

Son valet de chambre, son médecin était là.

— Voyez, monsieur, lui dit l'Empereur, prenez mesure.

— Oui, "monsieur", vous serez content.

— Combien me faites-vous payer ces souliers ?

— Douze francs, "monsieur", cela n'est pas cher.

— Comment ! pas cher ?... Très cher des petits souliers !

— Aux autres "pratiques" treize francs ; mais "pour conserver votre pratique", douze francs.

Le cordonnier sort, et l'Empereur dit : — Comment s'appelle ce gaillard-là ? C'est un vrai Français.

Les souliers n'allant pas mieux on eut recours à un garçon de robe qui les brisait.

À la bataille d'Ulm, l'Empereur était au milieu des balles et de la mitraille. Il était dans le plus grand danger. Le roi de Naples et le prince Berthier viennent prendre la bride de son cheval, pour le faire éloigner, en lui disant : — Sire, ce n'est pas la place de Votre Majesté.

L'Empereur dit : — Ma place est partout. Laissez-moi tranquille. Mufat, allez faire votre devoir !... ROUSTAM, Mamelouk de Napoléon Ier.

PENSEES DE TOUTES LES COULEURS.

Dire d'un homme qu'il est honorable est un compliment ; le dire d'un vin est presque un blâme.

Chez certaines gens, l'égalité d'humeur c'est l'égalité de mauvaise humeur.

La Persévérance, c'est de la Volonté en bouteille.

Tout le monde est d'accord pour dire que la Liberté doit finir là où commence la Licence. Mais où la Licence commence-t-elle ?

Certains optimistes béats s'étonnent et se révoltent quand le malheur entre dans leur maison. Ils n'ont donc jamais regardé autour d'eux ?

Il est bien peu de choses auxquelles on ne puisse s'intéresser par la volonté ou par l'habitude.

Un poète a dit plaisamment des livres : "Les pauvres les souhaitent et les riches les méprisent, car ils ne les rendent pas."

La reconnaissance n'est vraiment complète et noble que quand, au souvenir du service passé, se joint pas l'intérêt du service à venir.

On a beau "ne rien laisser au hasard", on peut être assuré que le hasard vous prendra toujours quelque chose.

Il n'y a que les jeunes gens qui parlent des joies de la vieillesse.

Triompher de petites difficultés voulues procure une série de petites joies. De là, sans doute, l'origine des jeux sportifs et autres.

Le cadavre n'a été retrouvé qu'hier parmi les décombres. Il a été vite reconnu et il est devenu évident que le corps qui a été incinéré hier comme le sien est celui de Richards, un autre membre de la compagnie qui représentait sur la scène la fille de Lafayette.

Chaque âge a ses plaisirs. Oui, mais surtout ceux qu'il voudrait avoir.

Le seul avantage de la calvitie,

c'est d'être sûr que jamais on n'insultera vos cheveux blancs.

Un grand dévouement coûte parfois moins qu'un petit sacrifice.

Les animaux amusent tant les petits enfants que l'on se demande parfois si ce n'est pas à leur intention que le bon Dieu les a créés.

L'espoir est le pain quotidien de l'âme.

Il y a des gens dont le sourire a l'air d'une morsure.

Pour supporter les ennuis du jour, prenez à ceux de la veille — qui sont déjà loin !

Parler peu et avoir l'air de s'intéresser à ce que disent les autres ; deux moyens certains pour réussir dans le monde.

Chaque matin jetons-nous dans la vie comme un nageur se jette à l'eau pour traverser un fleuve.

A propos d'un décès, on dit communément : "Ce sont ceux qui restent qui sont le plus à plaindre..." Tout de même, si on leur donnait à choisir...

Le quart d'heure n'a jamais exactement quinze minutes. Il en a quatre-vingt quand on s'amuse et soixante quand on s'ennuie.

Le naufrage du "Merida".

Norfolk, Vie, 13 mai — M. H. E. Cabaud, agent général de la ligne Ward, qui est arrivé ici ce matin pour prendre charge des passagers du vapeur naufragé "Merida", estime que les pertes matérielles causées par la collision de vendredi matin, dépassent 2,000,000 de dollars.

Le "Merida" était assuré pour \$1,250,000 ; sa cargaison et les bagages des passagers représentaient une valeur d'environ 750,000 dollars.

Il est probable que des procès seront intentés par les passagers à la compagnie pour obtenir le remboursement de leurs effets.

La famille de M. Auguste Peon un riche planteur mexicain qui se trouvait à bord du "Merida", a perdu plus de \$100,000 en bijoux, argent et bagages.

Il y avait aussi à bord du vapeur naufragé 17 tonnes d'argent envoyées du Mexique à la Monnaie de New York.

On ne conserve aucun espoir de renflouer le "Merida", car il a coulé par plus de 30 brasses de profondeur.

Cette mutinerie a éclaté parmi les hommes de la compagnie du général Pascual Orozco, et a été dirigée par ce dernier en personne.

De bonne heure ce matin Orozco, après avoir rassemblé une certaine de ses partisans, tous armés jusqu'aux dents, s'est rendu au siège du gouvernement provisoire et a demandé à Madero de l'argent et des vivres pour ses hommes qui, a-t-il déclaré, sont à la veille de mourir de faim. Madero répondit que pour le présent il lui était impossible de faire droit à cette requête, qu'il estimait cependant justifiée et qu'il tenterait de faire le nécessaire.

Cette réponse n'eut pas le don de calmer Orozco, qui, s'échauffant, répliqua que le gouvernement provisoire avait fait preuve de négligence et d'incompétence et qu'il était las de patienter plus longtemps. Sur ce il plaça Madero en état d'arrestation.

Le président provisoire tenta vainement de parlementer avec les mutins, leur représentant que l'heure était mal choisie pour faire entendre des revendications et leur promettant qu'il serait pourvu à tous leurs besoins le plus rapidement possible.

Cet appel au premier abord ne fut pas entendu mais Orozco ayant finalement obtenu une promesse formelle de Madero, consentit à se retirer avec ses hommes. Les choses en sont là, mais on doute que l'ordre puisse régner bien longtemps à Juarez.

Le général Navarro, qui commandait la garnison de Juarez et qui s'est rendu après le combat de mercredi dernier, a été remis en liberté sur parole, ce matin, et autorisé à quitter la ville. Il a immédiatement quitté Juarez et s'est réfugié à El Paso.

Orémation du corps de Lafayette

Glascow, 13 mai — Le corps de Lafayette le grand, qui périt dans l'incendie de l'Empire Music Hall, d'Edimbourg, où il figurait dans les vaudevilles, après identification formelle, a été incinéré ici aujourd'hui et ses cendres ont été emportées à Edimbourg où elles seront renfermées dans la tombe que l'acteur avait préparée pour lui-même et son chien favori "Beauty".

Le cadavre n'a été retrouvé qu'hier parmi les décombres. Il a été vite reconnu et il est devenu évident que le corps qui a été incinéré hier comme le sien est celui de Richards, un autre membre de la compagnie qui représentait sur la scène la fille de Lafayette.

Dietz est condamné à la réclusion perpétuelle.

Mayward, Wis., 13 mai — John F. Dietz, accusé d'avoir assassiné le député sénateur Oscar Harp, le 8 octobre dernier, a été reconnu coupable de meurtre au premier degré par le jury et condamné à la réclusion perpétuelle.

Hattie Dietz, sa femme, et Leslie Dietz, son fils, ont été acquittés.

Dietz a écouté en souriant le prononcé de la sentence et n'a fait entendre aucune protestation.

Cette condamnation est l'épilogue d'une longue controverse légale aux cours de laquelle Dietz ayant ouvertement résisté aux décrets des autorités, s'était barricadé en sa demeure à Cameron Dam, et avait mis au défi les agents de la force publique chargés de s'emparer de sa personne.

Cette controverse avait commencé en 1904. Deux compagnies se livrant à l'exploitation des bois dans le comté de Sawyer, Wisconsin, flottaient leurs troncs d'arbres dans un cours d'eau traversant la propriété de Dietz ; celui-ci avait imaginé d'exiger d'eux un droit de péage. Sur leur refus il avait érigé un immense barrage en travers du cours d'eau qui avait été rapidement connu dans le pays sous le nom de Cameron Dam. Pendant les cinq ou six années qui suivirent ce fut une lutte perpétuelle entre l'obstiné fermier et les compagnies forestières et la justice qui plusieurs fois intervint ne fut pas plus heureuse.

Dietz ayant finalement poussé les choses à l'extrême en blessant à coups de fusil plusieurs personnes, il fut décidé de l'arrêter. Plusieurs tentatives échouèrent, car le vieillard et sa famille solidement barricadés, dans leur demeure menaçaient de tuer quiconque approchait. Le 8 octobre dernier plusieurs députés sénateurs furent blessés. Jugeant qu'il lui était impossible de prolonger la résistance, Dietz avait alors fini par se rendre.

EN RUSSIE.

Moscou, Russie, 13 mai — Les journaux de cette ville rapportent qu'une vive agitation se manifeste depuis quelques jours à Kief et qu'il ne serait pas surprenant d'y voir éclater un nouveau massacre d'Israélites.

De nombreux juifs vendent leurs propriétés et se préparent à quitter la ville.

EN RUSSIE.

Moscou, Russie, 13 mai — Les journaux de cette ville rapportent qu'une vive agitation se manifeste depuis quelques jours à Kief et qu'il ne serait pas surprenant d'y voir éclater un nouveau massacre d'Israélites.

De nombreux juifs vendent leurs propriétés et se préparent à quitter la ville.

EN RUSSIE.

Moscou, Russie, 13 mai — Les journaux de cette ville rapportent qu'une vive agitation se manifeste depuis quelques jours à Kief et qu'il ne serait pas surprenant d'y voir éclater un nouveau massacre d'Israélites.

De nombreux juifs vendent leurs propriétés et se préparent à quitter la ville.

EN RUSSIE.

Moscou, Russie, 13 mai — Les journaux de cette ville rapportent qu'une vive agitation se manifeste depuis quelques jours à Kief et qu'il ne serait pas surprenant d'y voir éclater un nouveau massacre d'Israélites.

De nombreux juifs vendent leurs propriétés et se préparent à quitter la ville.

EN RUSSIE.

Moscou, Russie, 13 mai — Les journaux de cette ville rapportent qu'une vive agitation se manifeste depuis quelques jours à Kief et qu'il ne serait pas surprenant d'y voir éclater un nouveau massacre d'Israélites.

De nombreux juifs vendent leurs propriétés et se préparent à quitter la ville.

EN RUSSIE.

Moscou, Russie, 13 mai — Les journaux de cette ville rapportent qu'une vive agitation se manifeste